

LES INVENTIONS PERDUES

par George LANGELAAN

Cet édifiant document, de G. LANGELAAN, est extrait des numéros de Mars et Avril 1971 de « La Vie Claire » ; l'auteur, décédé au début de 1972, était doué d'un vrai talent d'écrivain et avait participé à de nombreuses émissions télévisées. L'étude des divers phénomènes insolites le passionnait.

On peut se demander, malgré tous les progrès de la science, combien d'inventions merveilleuses, peut-être même stupéfiantes, sont passées inaperçues, inappréciées, puis sont retombées dans l'oubli. Combien d'inventeurs de génie ont abandonné faute de moyens ou parce qu'ils n'inspiraient pas confiance aux industriels ? Pour un inventeur incompris, mécontent et sûr de lui qui s'expatrie et qui réussit, combien abandonnent des projets de valeur, peut-être même de valeur incalculable ?

Cela est si vrai que l'une des grandes puissances de ce monde a monté un énorme centre de recherches ayant pour mission de ravoir et de mettre à l'étude toutes les vieilles inventions abandonnées, tous les brevets poussiéreux n'ayant jamais été exploités. Cette recherche est poussée très loin dans le temps puisque cet organisme va jusqu'à faire photocopier page après page des centaines de milliers de vieux livres, d'anciens manuscrits, y compris tous les ouvrages connus sur l'alchimie. Des résultats ? Il y en a déjà, dont au moins un très important puisqu'il fait aujourd'hui partie des instruments de navigation des sous-marins nucléaires américains !

Qui ne connaît la lamentable histoire de ce pauvre Charles Cros, chassé manu militari de l'amphithéâtre de l'Académie des Sciences de Paris, par les brillants savants-à-cybernetiques qui, après avoir écouté, entendu la reproduction mécanique de la voix humaine, avaient, quand même affirmé, décidé qu'une telle chose était tout à fait impossible et, ne pouvant admettre la preuve du contraire, l'avaient froidement accusé de s'être joué d'eux en faisant le ventriloque !

Il y a aussi les braves gens qui ont l'excuse de n'être pas savants qui, parfois, briment, insultent l'inventeur de génie. Je pense, par exemple, à ce paysan du Kentucky que personne ne voulut prendre au sérieux lorsque, le 10 juillet 1892, à Murray, la ville la plus proche de sa ferme, il vint présenter son invention. A un bout de la place principale de la petite ville, il installa une boîte carrée, un cube d'environ soixante centimètres de côté, qu'il confia à son fils aîné. Il fit constater que rien ne reliait les boîtes entre elles, aucune corde, aucun fil. Il expliqua alors aux curieux rassemblés que ses boîtes permettaient de communiquer à distance ! Deux groupes s'étaient formés. Se baissant alors vers sa boîte magique, Nathan Stubblefield appela son fils. De la boîte sortit la voix normale du garçon : « Oui, papa ! »

Stubblefield fit remarquer aux gens qui l'entouraient que la distance était trop grande pour que l'on puisse entendre la voix de son garçon. De plus, la voix venait bel et bien de la boîte.

A l'autre extrémité de la place, un groupe identique entendait la voix et les explications de Stubblefield sortant de la boîte à laquelle s'adressait son garçon pour lui répondre chaque fois qu'il l'appelait.

Le résultat ? Les gens se mirent à rire, se moquèrent d'eux et, finalement, ils durent partir sous les

huées de la foule qui menaçait de devenir mauvaise ! Cela se passait en 1892, quatre ans avant que Marconi ne réussit sa première transmission télégraphique et près de trente ans avant que la voix de l'homme puisse passer autrement que par des fils !

Il fallut près de dix ans pour que cette curieuse histoire arrive aux oreilles d'un grand journal, le « Saint Louis Post Dispatch ». Aussitôt, le rédacteur en chef écrivit à Stubblefield pour lui demander s'il pourrait faire une démonstration de son invention pour son journal. En réponse, un mois plus tard, il reçut une carte postale portant les mots : « Venez quand vous voulez. Stubblefield ».

Le reporter arriva une semaine plus tard à la ferme de l'inventeur.

— Voici, dit-il en tendant au journaliste un appareil téléphonique réuni à une boîte fixée sur deux tiges d'acier. Allez où vous voulez dans le voisinage, plantez ces deux tiges en terre et parlez.

Le reporter s'éloigna de près de deux kilomètres, planta l'appareil en terre et, aussitôt, s'entretint avec le fermier et ses fils.

— Comment cela marche-t-il, Monsieur, pouvez-vous m'expliquer ?

Stubblefield lui expliqua qu'il avait trouvé le moyen d'utiliser le **champ électrique**. Puis il lui expliqua que dans un avenir proche les hommes pourraient ainsi s'entretenir sans difficulté partout sur terre.

Le reportage publié par le « Saint Louis Post Dispatch » fit que moins d'une semaine plus tard, un groupe de financiers invitèrent Monsieur Stubblefield à venir à Philadelphie faire une démonstration de son matériel.

Afin d'être certain de ne pas avoir affaire à un charlatan qui aurait pu poser ou faire poser des fils d'avance en l'endroit de son choix, on lui réserva la surprise de l'installer à bord d'un yacht, le « Bartholdi », qui prit le large dans les eaux du Potomac alors qu'il avait déjà offert à ses futurs correspondants quatre appareils avec des tiges à fiche en terre où ils voudraient.

Les savants-à-cybernetiques de l'époque qui avaient traité M. Marconi de fou, de charlatan, et qui avaient finalement dû reconnaître qu'il pouvait émettre un son à distance, étaient ravis et confiants cette fois car, même si par miracle, ce damné paysan pouvait faire parler sa machine, elle ne pourrait certainement pas fonctionner à bord d'un bateau isolé du rivage !

Le résultat ? Le « Washington Evening Star » du 21 mai 1902, titra sur cinq colonnes : « Incontestable démonstration de téléphonie sans fil ! » Le petit paysan du Kentucky avait enfin gagné ? Hélas, non.

Stubblefield devint dès cet instant un homme peureux, un véritable paranoïaque, persuadé que les financiers étaient tous des bandits qui le traquaient, qui le faisaient suivre, espionner pour lui voler ses idées et le secret de son invention. Il déposa quantité de brevets mystérieux, incomplets, pour diverses pièces de ses appareils, mais aucun brevet d'ensemble.

Abandonné de tous, il mourut misérablement dans une baraque au fond d'un bois, en 1929, persuadé que les autres inventeurs, qui l'avaient largement rattrapé, l'avaient volé. Dans un dernier message crayonné sur le coin d'une toile cirée, il écrivit : « J'ai vécu cinquante ans trop tôt ! »

On ne retrouva aucune trace de ses appareils ou de ses papiers. Les chercheurs ont vainement étudié ses brevets. Stubblefield qui pensait qu'on lui avait volé son invention est mort sans savoir qu'on en ignore tout et que les savants le regrettent car il est certain qu'elle n'avait absolument rien de comparable à celle de M. Marconi, qui nécessite une énergie électrique alors que de toute évidence, les appareils récepteurs et émetteurs de M. Stubblefield étaient bien plus simples et pouvaient probablement marcher indéfiniment !

Un autre inventeur d'un type très différent et qui fit beaucoup parler de lui au siècle dernier aux Etats-Unis, fut John Keely qui, lui, réussit à trouver des capitaux avec une remarquable aisance et qui, bien qu'ayant inventé une extraordinaire machine capable de développer une puissance inouïe, ne fut jamais capable de l'adapter à un travail rentable. Keely prouvait la puissance de sa machine en déchirant des chaînes, en brisant des barres d'acier par simple traction, en projetant des boules d'acier qui traversaient des blindages de la marine, mais il ne put ou ne voulut jamais en faire le canon auquel s'intéressaient les artilleurs, ou l'appareil de traction qui aurait dû détrôner la vapeur, ou simplement la machine capable de faire tourner les roues d'une fabrique. Fou, génie ou simulateur, personne ne le saura jamais. On sait toutefois avec certitude que John Keely avait bel et bien découvert une source d'énergie fantastique.

Né à Philadelphie en 1828, fils d'un menuisier, John Keely avait, dès son enfance, inventé quantité de petits jouets mécaniques de bois et de métal. Puis, parti vers l'Ouest, comme tant et tant d'hommes de son époque, il avait fait un peu de tout : pianiste de bastringue, trappeur, mineur, grand joueur de cartes, prestidigitateur et aussi, semblerait-il, quelque peu tricheur. Au cours d'une bataille avec des Peaux-Rouges, il fut gravement blessé d'une flèche en plein abdomen. Il rentra mourant à Philadelphie où, après de longs mois au lit, il se remit cependant.

C'est alors qu'il inventa sa fameuse machine mystérieuse. En 1871, il réunit un premier groupe de commanditaires et les convainquit sans mal qu'il était capable de construire une machine utilisant une nouvelle source d'énergie « par la désintégration des forces magnétiques qui contrôlent la cohérence atomique de la matière ». Il est à remarquer que cette explication peu cohérente à l'époque n'a pas manqué d'attirer l'attention de plus d'un service de recherches modernes.

Keely fit à plusieurs reprises la démonstration de sa machine, une machine assez importante, lourde, boulonnée à une base de ciment, qui faisait énormément de bruit, un bourdonnement dont la montée en ton et en intensité donnait une impression d'accélération. Ce qui intriguait surtout les ingénieurs et autres représentants des actionnaires était le fait qu'il n'alimentait sa machine en aucune façon ; il n'y mettait pas même de l'eau ! Ayant promis de révéler le secret de sa machine pour obtenir de nouveaux capitaux, puis ayant changé d'avis, il fut sévèrement condamné en 1888 et fit même de la prison.

Ses supporters, furieux, démontèrent pièce par pièce sa machine. Ils ne trouvèrent pour toute source

d'énergie qu'une sphère d'acier comprimé, mais dont la seule utilisation n'aurait jamais permis d'obtenir la prodigieuse énergie que sa machine déployait au cours de diverses démonstrations.

Keely mourut dix ans plus tard, aigri, et refusant de parler de son invention mystérieuse qui intéresse prodigieusement certains chercheurs actuels.

Une des farces de Francis Blanche consista longtemps à arrêter sa superbe voiture américaine à une station d'essence, de préférence au moment où d'autres clients venaient faire le plein, à ouvrir le bouchon chromé du réservoir à essence et, lorsque le pompiste approchait, de lui demander de bien vouloir faire le plein d'eau.

— De l'eau ?

— Oui, j'ai horreur de l'essence. Et puis ça coûte très cher.

— Mais... de l'eau... de l'eau du robinet ?

— Oui. J'ai un moteur à eau.

Le pompiste obtempérait et, devant les témoins ahuris, Francis Blanche repartait après avoir laissé un royal pourboire au pompiste.

Est-il utile de dire qu'il n'avait pas un moteur à eau, mais un réservoir truqué. Un kilomètre plus loin, il vidangeait les trente ou quarante litres d'eau et la farce pouvait recommencer un peu plus tard.

N'empêche que les inventeurs de moteurs à eau sont légion. On attend, cependant, de voir marcher un seul de ces moteurs. J'ai de bonnes raisons de croire qu'il y en a eu au moins un. Il s'appelait Soloviev, fut longtemps chauffeur de taxi à Paris, jouait admirablement aux échecs, et passait le reste de son temps à la table de dessin.

Soloviev vint un jour me demander conseil. Il affirmait avoir inventé un moteur d'avion silencieux, mais partout où il se présentait, on le mettait plus ou moins gentiment à la porte sans vouloir même l'écouter.

— J'ai également inventé un moteur à eau.

— Un moteur à vapeur ?

— Non. J'extrais l'énergie de l'eau sans la chauffer. C'est un moteur à combustion, sans explosion, qui reste toujours froid et qui peut donc marcher aussi bien par grand froid que par les plus fortes chaleurs.

— Et l'on vous met aussi à la porte quand vous en parlez ?

— Je n'en parle pas. Une fois que j'aurai pu démontrer mon moteur silencieux, j'oserai enfin en parler car il n'y a pas plus obtus que certains savants.

A tout hasard, je lui conseillai d'écrire à une firme anglaise, peut-être la première de toutes pour ses moteurs de voitures et d'avions. Trois semaines plus tard, Soloviev vint me faire ses adieux. Il partait pour l'Angleterre. Et puis, ce fut le silence.

Quelques années passèrent, et me trouvant un jour à Londres, je fis un saut jusqu'à l'usine de la fameuse firme. On me montra le bureau de dessin et le laboratoire qui avaient été mis à la disposition de Soloviev. Il y avait travaillé près d'un an... jusqu'au jour où il avait disparu sans laisser la moindre trace !

— Et ses travaux ?

— Ils sont valables, nous en sommes persuadés. Nous attendons que le hasard nous amène un autre génie qui sera capable de continuer son travail.

Tué ? Enlevé ? Ce fameux moteur à eau existe-t-il quelque part, jalousement gardé ? Ou Soloviev fut-il tout simplement « éliminé » parce qu'un moteur à eau risquerait de ruiner l'énorme industrie pétrolière ? Qui sait ?

Plus, nombreux encore ont été les découvreurs créateurs, inventeurs de théories, d'appareils, de machines à mouvement perpétuel. C'est, en vérité, par dizaines de milliers que des hommes se sont penchés sur ce fascinant problème, produisant des dessins, maquettes, allant du simple pendule qui n'aurait besoin d'aucun ressort, d'aucune aide, d'aucune énergie pour continuer à battre sans fin, aux machines les plus compliquées.

Le problème est simple à poser et c'est pourquoi tant et tant d'hommes s'imaginent que la solution l'est aussi, sinon plus. Il s'agit de trouver une source d'énergie capable de faire marcher une machine, elle-même capable de trouver une source d'énergie pour continuer à marcher à perpétuité et, en plus, de dispenser un surplus d'énergie. Il semble qu'avec l'énergie nucléaire on soit sur le point de réaliser cela, ce qui veut dire que, tôt ou tard, l'énergie dont disposera l'homme ne coûtera plus rien, absolument rien, à produire ! Ce qui amène certains politiciens et autres philosophes de petite envergure à se demander si là ne mijote pas la fin du fameux et tant vanté et tant décrié système capitaliste ! Mais je sors là de mon domaine.

Un seul inventeur mystérieux semble avoir résolu le problème avec une étrange roue qui, non seulement tournait indéfiniment mais qui, en plus, était capable de fournir une certaine énergie.

Johann, Ernest, Elias Bessler vit le jour en Saxe en 1610. De parents aisés, il étudia la théologie, la médecine et la peinture avant de fixer son choix sur les mathématiques appliquées à la mécanique. C'est alors qu'il inventa une étrange roue et comme il pensait que le nom de l'inventeur était important pour la réussite de son invention, il dessina une roue et plaça tout autour les lettres de l'alphabet ; puis, prenant une par une les lettres de son nom, il nota les lettres opposées de l'autre côté de la roue et trouva ainsi Orffyre. Adoptant ce nom avec une terminaison latine, il devint Orffyreus, un des hommes les plus étranges de son siècle.

La première roue d'Orffyreus fut présentée au public à Gera, en Thuringe, en 1712. La roue, d'environ un mètre de diamètre et épaisse de dix centimètres, était non seulement capable de continuer à tourner une fois lancée, mais d'accélérer sa vitesse de rotation, de soulever un poids de plusieurs kilos au moyen d'une corde enroulée sur son axe, puis de continuer à tourner. La montée du poids la ralentissait quelque peu et durait de dix à quarante secondes, mais, de nouveau, elle accélérerait seule jusqu'à la vitesse propre.

Certains témoins crièrent à l'imposture, d'autres, qui l'examinèrent de plus près, déclarèrent que ce n'était qu'un modèle et qu'une roue plus grande ne pourrait jamais fonctionner.

Mécontent, Orffyreus se rendit à Draschwitz, près de Leipzig. Là, en 1713, il exposa une nouvelle roue, cette fois plus grande. D'environ un mètre cinquante de diamètre et épaisse d'environ quinze centimètres, une fois lancée elle atteignait rapidement une vitesse de près de un tour par seconde et soulevait un poids de vingt kilos. Les gens rirent, se moquèrent de lui, ou l'accusèrent de charlatanisme. Un savant mathématicien de Leipzig, le Professeur C. Wagner, publia une plaquette à ses frais pour prouver par A plus B que la machine d'Orffyreus ne POUVAIT PAS marcher. « Et, ajouta-t-il, même s'il la fait marcher, alors c'est à l'encontre des lois de la nature et il doit être puni ! »

A Merseburg, le 31 octobre 1713, Orffyreus présenta une roue encore plus grande, devant un certain nombre de savants, qui reconnurent par écrit qu'ils considéraient le problème du mouvement perpétuel comme enfin résolu, que la roue d'Orffyreus pouvait tourner tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, soulever et hisser à plusieurs mètres de hauteur une boîte contenant 34 kilos de pierres, puis continuer à tourner et répéter indéfiniment cette opération sans qu'il soit besoin de toucher à la roue.

La démonstration avait été des plus sérieuses et les contrôles bien faits. De la salle du château de Weissenstein où elle avait été installée, à la demande des savants présents, Orffyreus transporta sa roue dans une autre aile du château. Ceci garantissait que la roue ne pouvait être propulsée de l'extérieur, comme l'avaient insinué certains détracteurs.

Après une longue série de démonstrations, on demanda à l'inventeur s'il acceptait de prouver qu'elle pouvait en effet marcher très longtemps sans que personne n'en approche. Il accepta très volontiers et, le 12 novembre, après une nouvelle démonstration de l'appareil, au lieu de l'arrêter, Orffyreus la laissa tourner. Tous quittèrent la pièce où la roue tournait. Des scellés furent posés sur la porte et les fenêtres et des sentinelles mises partout.

Deux semaines plus tard, le 26 novembre, les savants et témoins firent ouvrir la porte, la roue tournait normalement. On remit les scellés.

Le 4 janvier 1718, nouvelle visite. La roue tournait toujours.

Le 27 mai, les savants réunis et le Landgrave attestèrent que la roue tournait toujours, qu'elle marchait bien et régulièrement et qu'elle pouvait soulever un gros poids de pierres avec un seul léger ralentissement.

Et ce fut la fortune pour Orffyreus ? Pas du tout. Les gens se firent plus méfiants que jamais. Ils voulaient tout voir, tout savoir, trouver le truc, la solution, la preuve que l'inventeur n'était qu'un charlatan. Cela devint rapidement une manie en ce qui le concernait. Puisqu'il était absolument impossible de réaliser le mouvement perpétuel avaient déclaré les braves savants, Orffyreus n'était donc qu'un tricheur et il suffisait de trouver comment il trompait le monde pour... ramener le calme et la satisfaction dans les petites têtes de marbre des grands penseurs de l'époque.

Orffyreus n'avait rien à cacher et il démonta très volontiers sa machine, allant jusqu'à faire examiner l'intérieur de sa roue. Plus, il en publia une description, hélas ! à peu près incompréhensible, car c'est une description et des explications basées sur une forme de mécanique naturelle que l'homme de science ne connaît pas. Dernièrement, certains services ont repris cela en main, hélas sans obtenir le moindre résultat.

Le pauvre Orffyreus, qui cherchait à monnayer son invention, las, dégoûté des questions absurdes, des méfiances, se mit un jour en colère et démolit sa propre machine. Avait-il découvert une loi de la nature que nous ignorons encore, avait-il trouvé une source d'énergie différente ? Nous ne le saurons sans doute jamais.

N.B. — La très intéressante revue mensuelle « LA VIE CLAIRE » traite de divers sujets : problèmes alimentaires, biologiques, d'hygiène, pédagogiques, sociaux, etc. Spécimen : « La Vie Claire », 43, rue de Romainville, 93101 MONTREUIL.